

Littérature Canadienne.

LA FLEUR DES BOIS.



Du haut des remparts de Québec, quand l'atmosphère est claire, on distingue facilement l'antique clocher de l'église de Lorette. Les riants tableaux pleins de vie et de charmes que déploie la nature orgueilleuse avec tant de magnificence, en dehors des murailles de la ville; attire l'œil curieux et observateur, de l'étranger, qui dans la belle saison visite l'ancien capital, et l'invite à parcourir les riches campagnes qui l'environnent. Va-t-il à Montmorency, il y contemplo avec étonnement ces chûtes majestueuses qui tombent avec force sur le roc, qui semble leur résister, mugissent au loin, et dont les colonnes d'eau vive, ou se joue en mille façons la lumière du soleil rejaillissent en bouillons pleins d'écume, et reproduisent une variété d'arcs-en-ciel plus brillants les uns que les autres. Traverse-t-il les plaines d'Abraham, des tours spacieuses solidement construites pour la défense de la ville en cas de siège, attestent le génie militaire et les faits glorieux qui s'y sont passés et sont consignés dans l'histoire; il y remarque un fond de tristesse qui touche son cœur et lui dit que ces plaines à jamais mémorables par la victoire de Wolfe et l'héroïsme de Montcalm, portent encore le deuil de ces braves généraux. Continue-t-il sa route jusqu'à Ste. Foy, il admire les trésors qu'une végétation féconde et luxuriante déploie de tous côtés à ses yeux; les prés fleuris d'où s'exhale un baume salutaire qui éveille les sens; les frais bocages si propres à la méditation, et pleins d'attraits pour l'homme mélancolique, qui cherche la solitude; les fontaines limpides bordées de verts gazons ou boudit l'agneau qui s'éloigne du bercail, et ces joyeux côteaux, couverts d'abondantes moissons, arrosées des sueurs du paysan, qui se livre au travail avec cette gaieté de cœur qui tient au caractère national, heureux dans sa condition, et paisible au sein de sa famille.

Ces scènes ravissantes donnent à son âme de douces émotions, il observe, il réfléchit, il médite, il aime le sol hospitalier sur lequel il marche, cependant quelque chose lui manque, il avoue qu'il ne peut être satisfait s'il ne va pas se mirer dans le cristal des ondes pures qui arrosent le modeste hameau de Lorette.

Là il n'y voit point le beau de l'architecture qui décore la maison du riche dont la vie se passe dans le luxe et la grandeur, ni ces jardins de l'opulence cultivés avec art par des plantes odoriférantes ou l'homme d'étude promène ses loisirs en cherchant à pénétrer les mystères de la nature, mais il y découvre les mœurs faciles du véritable sauvage représentées dans ses enfants et les vestiges de leur ancienne simplicité qu'ils conservent encore avec vénération; tout l'y frappe même la phisionomie grotesque, et le costume bizarre du Huron qui sort de sa cabane enfumée pour le recevoir et l'appelle affectueusement son frère; s'y trouve-t-il un jour de fête, c'est alors qu'il peut mieux juger du caractère particulier et des usages de cette peuplade aborigène, célèbre autrefois dans les guerres du Canada, aujourd'hui presque éteinte et que les années et les événements feront entièrement disparaître, c'est alors aussi que Lorette parée comme à la noce, sourit gracieusement à l'étranger qui l'honore de sa visite et fait la coquette pour plaire d'avantage et être admirée.

Parmi les nations sauvages qui habitaient les vastes frêts de l'Amérique Septentrionale, celle des Iroquois était la plus féroce. Toujours altérée de sang, ils ne connaissaient d'autre instinct que la fureur et la cruauté, cette horde farouche et errante, exerçait sur les bords du St-Laurent un affreux brigandage dont elle semblait jouir en parfaite sécurité. Les habitations lointaines étaient pillées, le bûcheron paisible occupé aux travaux de son champ massacré, et souvent même profitant

d'une nuit obscure qui leur offrait toutes les chances de succès, ces barbares jetaient la consternation et l'effroi, au milieu d'un village sans défense qui devenait la proie des flammes. Les autorités principales du pays ne sachant comment se défendre d'un ennemi aussi dangereux, que le soldat ne pouvait atteindre en rase campagne, parce qu'il se cachait dans les bois aussitôt qu'il était poursuivi, firent tout en leur pouvoir pour s'attirer la confiance des Hurons qui avaient juré une haine implacable aux Iroquois et les engagèrent à s'établir aux environs de Québec. Il s'en forma une bourgade chrétienne précisément à Lorette. Parmi les guerriers qui distinguaient cette nation, se trouvait un vieux chef dont la bravoure et les dispositions loyales le faisaient regarder par le gouvernement comme un puissant auxiliaire sur lequel il pouvait compter dans les circonstances difficiles et hasardeuses. Quoique ses traits n'eussent rien de dur, son regard était décidé et son maintien fier et imposant. L'influence qu'il avait acquise sur la tribu dont il était le chef le plus audacieux et le plus redoutable était telle, que sa parole seule faisait loi dans le canton. Doux et humain en temps de paix, aussitôt que le cri de guerre se faisait entendre, il devenait aussi terrible qu'un lion furieux et rugissant qui se prépare à déchirer celui qui l'a frappé.—Et ce vieux sauvage avait une fille qu'il aimait de tout son cœur, qui faisait sa joie et sa consolation. Combien de fois ne l'avait-il pas soustraite à la rage et à la brutalité de ses ennemis qui fondaient à l'improviste sur son *wigwam* avait décidé de le mettre à mort lui et ce qu'il avait de plus cher. Combien de fois n'avait-il pas prolongé ses jours en la pressant contre son sein pour la réchauffer de son balme encore brûlant, au milieu des neiges et des frimats, lors qu'après un combat sanglant, il fuyait avec les siens à travers la forêt. Cette fille chérie dévouée toute entière à l'auteur de ses jours n'avait pas oublié les soins paternels dont il avait entouré son enfance. Attentive à sa volonté, son bonheur consistait à lui plaire et à le rendre heureux, ses regards, ses caresses exprimaient les doux sentiments de la piété filiale et ses actions fruit de l'amour et de la reconnaissance prenaient leur source dans un cœur pur et généreux. Le christianisme qui avait été prêché aux sauvages par les missionnaires français qui s'étaient répandus dans les diverses sections du pays avait éclairé son âme d'un rayon de lumière céleste. La prière lui était agréable et tout ce qui avait rapport à la religion semblait embellir son existence. Son principal amusement après le travail ordinaire, était de se parer de fleurs qu'elle allait cueillir sur le bord des ruisseaux ou à l'entrée des bois. Elle en avait toute la simplicité et toute la modestie, ce qui faisait que ses compagnes dans leurs jeux innocents ajoutait au nom de Marie qu'elle portait déjà celui de Fleur des Bois. Souvent elle accompagnait son père qui venait à la ville pour y recevoir des ordres de la part des officiers supérieurs. Elle y paraissait au-dessus de sa condition, tout le monde la trouvait jolie et séduisante, on admirait sa dextérité à travailler l'écorce, ses broderies en porc-épie, la propreté et la décence de ses vêtements. On cherchait à s'entretenir avec elle, à gagner son affection par des présents, par des témoignages d'amitié mais la flatterie n'avait aucun empire sur sa résolution et elle revenait à la cabane sans taire et sans remords comme elle en était sortie.

En 1691, l'Angleterre irritée de la défaite qu'avait essuyée, l'année précédente, devant Québec, son amiral Guillaume-Philips qui avait promis à son gouvernement de se rendre maître de cette ville et d'y entrer victorieux, mais qui par un revers de fortune, avait presque entièrement perdu sa flotte, tant par le canon de la forteresse quo par la tempête qui l'avait surprise dans le golfe en retraitant, voulut revendiquer l'honneur de son pavillon et s'arma de nouveau contre le Canada. Il se fit de grands préparatifs à la Nouvelle-York et quelques troupes d'infanterie jointes à un parti considérable d'Agniers (tribu iroquoise) devaient se diriger

par terre sur Montréal. Le comte de Frontenac en fut averti, et un ordre général fut expédié aux sauvages de Lorette de se rendre à Montréal. En apprenant cette nouvelle, ils y répondirent par un cri de guerre et se mirent en route. Marie suivit son père qui brûlait de se mesurer encore une fois avec les ennemis de sa nation.

A leur arrivée le gouverneur de la ville les incorpora à l'armée qui devait défendre la frontière et ils traversèrent à La Prairie de la Magdeline pour en protéger le fort.

Le 11 août au matin, on entendit un grand bruit aux environs du fort, l'alarme fut donnée et les français virent leurs ennemis qui se disposaient à le battre en brèche, ils l'avaient entouré et plusieurs décharges de canon se succédèrent. Les assaillants firent des efforts incroyables pour s'emparer de cette position, mais le feu des français était si bien nourri et portait si juste que les anglais et leurs alliés furent obligés d'abandonner le terrain et de retraiter. Ce fut alors que les Hurons se mirent à leur poursuite. Le combat s'engagea de nouveau à une certaine distance du village, avec un courage et un acharnement incroyable. En apercevant les Agniers, les fidèles défenseurs du drapeau français se jetèrent sur eux comme des tigres, ils firent des prodiges de valeur. La présence de leurs ennemis les plus invétérés, le souvenir de la trahison et des massacres réveillèrent en eux la haine et la vengeance, on lutta corps à corps, le couteau et le *tomahawk* faisaient ruisseler le sang de tous côtés, mais les hurons en moindre nombre auraient succombé, si le sieur de Varennes qui avait été envoyé à Chambly pour la défense de cette place, ayant su que les anglais avaient pris une autre direction ne fut revenu sur ses pas et ne leur eut donné du secours; il fit ranger sa troupe en ordre de bataille, commanda un feu roulant et après une résistance assez vigoureuse qui montrait beaucoup de résolution, les ennemis se débandèrent, il se fit de part et d'autre beaucoup de prisonniers. Ce qui alarma les Hurons ce fut la disparition de leur vieux chef. On chercha longtemps son corps sur le champ de bataille, il n'y fut point trouvé et on jugea qu'il était entre les mains des Agniers qui avaient pris la fuite. Quand les français et leurs alliés rentrèrent dans le fort, ils étaient abattus et silencieux, ils pleuraient la perte qu'ils avaient faite. Marie qui y était demeurée tout le temps de l'action, n'eut rien de plus pressé que de voler au devant des vainqueurs pour embrasser son père. Quelle fut sa douleur de ne pas le rencontrer. Elle s'informa s'il avait été tué, on lui répondit que non. Elle comprit de suite qu'il avait été fait prisonnier. L'idée des souffrances auxquelles son malheureux père était exposé la mit hors d'elle-même, tantôt elle le voyait étendu sur un brasier ardent demandant la mort à grands cris, tantôt attaché à un poteau, le jouet de la fureur et de la cruauté, car c'était la coutume des sauvages de faire endurer à leurs prisonniers toute espèce de torture. Sans parler de son projet, elle laissa le fort pour sauver son père, s'il était possible, ou bien périr avec lui. Les Agniers qui formaient l'arrière garde de l'armée anglaise étaient presque tous blessés et se retiraient lentement. Ils campèrent à quelques lieues de La Prairie. Après une longue marche et beaucoup de fatigue, Marie aperçut leurs feux, elle se cacha dans un bois voisin pour ne pas être observée. Elle attendait un moment favorable. La nuit commençait à tomber et les Agniers qui avaient besoin de repos mirent leurs prisonniers dans le centre, et se couchèrent tranquillement. Bientôt le sommeil les surprit et Marie se glissa au milieu d'eux avec un courage et une présence d'esprit qui caractérisaient une grande âme. Elle examina chaque prisonnier en particulier et reconnut son père. C'était le plus beau moment de sa vie, le moment de la délivrance de l'auteur de ses jours. Sans perdre un instant, elle coupa les liens qui le tenaient attaché, lui mit la main sur la bouche pour lui imposer silence et le conduisit hors du camp sans réveiller les gardes. Il serait difficile de décrire les sentiments qui agitérent alors le vieil-